

## Avertissement

Qu'il s'agisse des textes analysés ou de la démarche « logique », je devrais dire de l'*aporie*, le trajet de cet ouvrage correspond fidèlement à celui que j'avais suivi lors des cinq premières séances d'un séminaire donné sous le même titre en 1977-1978 à l'École normale supérieure et l'année suivante à l'université de Yale. A l'exception de certaines notes et de quelques développements, la distribution en quatre chapitres reproduit le rythme d'une série de conférences données en avril 1991 à l'université de Chicago (*Carpenter Lectures*). A cette occasion, j'avais en effet tenté de fixer la forme du discours proposé en 1977-1978 et qui gardait pour moi une signification particulière : c'est au cours de ce séminaire que j'avais donné une figure plus thématique à un ensemble de questions qui s'organisaient depuis longtemps autour de celle du don. Une formalisation explicite en était-elle possible? Quelle pouvait en être la limite? La problématique du don,

telle qu'elle s'était jusqu'alors annoncée ou imposée à moi<sup>1</sup>, trouvait donc là, justement à la limite de sa formalisation, une sorte d'étape intermédiaire, un moment de passage. Les prémisses de ce séminaire non publié restaient impliquées, d'une façon ou d'une autre, dans les ouvrages ultérieurs qui furent tous voués, si on peut dire, à la question du don<sup>2</sup>, qu'elle se déclarât sous son nom, comme ce fut si souvent le cas, ou à travers les motifs indissociables de la spéculation, de la destination ou de la promesse, du sacrifice, du « oui » ou de l'affirmation originaire, de l'événement, de l'invention, de la venue ou du « viens ».

1. Cf. partout où il a pu être traité du *propre* (appropriation, expropriation, ex-appropriation), de l'économie, de la trace, du nom et surtout du *reste*, bien sûr, c'est-à-dire de façon à peu près constante, mais aussi, plus expressément et dans le vocabulaire du don, notamment dans *L'écriture et la différence* (Le Seuil, 1967, p. 127 sq., 133, 151, 219, 395 sq., 423 sq.), *De la grammatologie* (Minuit, 1967, p. 157 sq.), *La dissémination* (Le Seuil, 1972, p. 150), *Marges – de la philosophie* (Minuit, 1972, p. 27 sq.), *Eperons, Les styles de Nietzsche* (1972, Flammarion, 1978, p. 89 sq.), *Economimesis*, in *Mimesis – des articulations* (Aubier-Flammarion, 1975, p. 71). Mais c'est surtout dans *Glas* (Galilée, p. 269 sq. et *passim*) et dans *La vérité en peinture* (Flammarion, 1978, p. 32, 57, 313, 320, 333, 398 et *passim*), que ce thème jouait alors un rôle plus organisateur.

2. Comme cette problématique y devient alors envahissante, je n'indiquerai ici aucune référence déterminée. Je me permettrai d'en préciser certaines dans le cours du livre, pour faire parfois l'économie d'un développement proposé ailleurs. Orientée ou désorientée par les thèmes de la spéculation, de la destination ou de la promesse, *La carte postale* (1979, Flammarion) renvoyait au séminaire « Donner le temps » et en annonçait alors la publication (p. 392). Cf. aussi « Comment ne pas parler », in *Psyché, Invention de l'autre*, Galilée, 1987, p. 431 et 587.

## Chapitre 1

### Le temps du roi

#### EXERGUE

« Le roi prend tout mon temps; je donne le reste à Saint-Cyr, à qui je voudrais le tout donner. »

C'est une femme qui signe.

Car ceci est une lettre, et d'une femme à une femme. Madame de Maintenon écrit à Madame Brinon<sup>1</sup>. Elle dit, en somme, cette femme, qu'au Roi elle donne tout. Car à donner tout son temps, on donne tout, on donne le tout, si tout ce qu'on donne est dans le temps et qu'on donne tout son temps.

Il est vrai que celle dont on sait qu'elle fut la maîtresse influente, et même l'épouse morganatique<sup>2</sup> du Roi Soleil (le Roi et le Soleil,

1. Lettre à Madame Brinon, t. 11, p. 233.

2. On s'étonnera peut-être de me voir évoquer l'épouse secrète d'un grand roi à l'ouverture d'une telle conférence. Madame de Maintenon ne me paraît pas seulement exemplaire parce qu'elle pose la question

le Roi-Soleil seront les sujets de ces conférences), Madame de Maintenon, donc, n'a pas dit, dans sa lettre, à la lettre, qu'elle *donnait* tout son temps – mais que le roi le lui *prenait* (« le roi prend tout mon temps »). Même si cela, dans son esprit, veut dire la même chose, un mot ne vaut pas l'autre. Ce qu'elle *donne*, elle, ce n'est pas le temps mais le *reste*, le reste du temps : « Je donne le reste à Saint-Cyr, à qui je voudrais le tout donner. » Mais comme le roi le lui *prend* tout entier, le reste, en bonne logique et en bonne économie, ce n'est rien. Elle ne peut plus *prendre* son temps. Elle n'en a plus. Pourtant elle le donne. Lacan le dit de l'amour : il donne ce qu'il n'a pas, formule dont les *Ecrits*<sup>1</sup> ordonnent les variations à la

du don du temps – et du reste –, depuis la place d'une femme et d'une grande dame. Celle qui joua auprès de Louis XIV le rôle d'une « sultane de conscience » fut à la fois, configuration rarement fortuite, un hors-la-loi et la figure même de la loi. Avant de devenir, après la mort de la reine, l'épouse morganatique du roi (ainsi exclue du nom et des droits nobiliaires – et le mot « morganatique » dit quelque chose du don, du don de l'origine : il vient du bas latin *morganegiba*, don du matin), elle avait ramené le Roi Soleil à ses devoirs d'époux (en l'éloignant de Mme de Montespan dont elle avait été la protégée) et de roi catholique (en rappelant la cour à l'austérité, en encourageant la persécution des protestants – bien qu'elle eût été élevée dans le calvinisme –, et en apportant son soutien à la révocation de l'édit de Nantes). Celle qui se donna tant de mal avec ce qu'il fallait *prendre et donner*, avec la loi, avec le nom du roi, avec la légitimité en général, fut aussi la gouvernante des bâtards royaux, promotion qu'elle dut sans doute à la protection de Mme Montespan. Arrêtons-nous là où il eût fallu commencer : alors qu'elle était enfant, elle connut l'exil en Martinique et Constant, son père, fut arrêté comme faux-monnaieur. Tout dans cette vie paraît marqué au coin le plus austère, le plus rigoureux, le plus authentique de la fausse monnaie.

1. Cf. « Car si l'amour, c'est donner ce qu'on n'a pas... » (*Ecrits*, Le Seuil, 1966, p. 618); « Ce qui est ainsi donné à l'Autre de combler ce qui est proprement ce qu'il n'a pas, puisque à lui aussi l'être manque, est ce qui s'appelle l'amour, mais c'est aussi la haine et l'ignorance », p. 627; « Ce privilège de l'Autre dessine ainsi la forme radicale du don de ce qu'il n'a pas, soit ce qu'on appelle son amour », p. 691. Ces

modalité finale et transcendantale de la femme en tant qu'elle serait privée du phallus.

Ici Madame de Maintenon *écrit*, et elle dit *par écrit* qu'elle donne le reste. Qu'est-ce que le reste? *Est-ce*, le reste? Elle donne le reste qui n'est rien, puisque c'est le reste d'un temps dont elle vient d'informer sa correspondante qu'il ne lui en reste rien puisque le roi le lui prend tout entier. Et pourtant, il faut souligner ce paradoxe, bien que le roi lui prenne tout *son* temps, il semble lui en rester, comme si elle pouvait en rendre la monnaie. « Le roi prend tout *mon* temps », dit-elle, un temps qui lui appartient, donc. Mais

formules qui semblent concerner l'amour *en général*, au-delà de la différence des sexes, voient leur symétrie rompue quand apparaît la vérité de ce « ne pas l'avoir », à savoir, pour utiliser une formule plus tardive mais qui rassemble bien toute cette économie, la femme *quoad matrem* et l'homme *quoad castrationem* (*Encore*, Le Seuil, 1975, p. 36). Retour aux *Ecrits* (« La signification du phallus », p. 695), donc : « Si l'homme trouve en effet à satisfaire sa demande d'amour dans la relation à la femme pour autant que le signifiant du phallus la constitue bien comme donnant dans l'amour ce qu'elle n'a pas – inversement son propre désir du phallus fera surgir son signifiant dans sa divergence rémanente vers "une autre femme" qui peut signifier ce phallus à divers titres, soit comme vierge, soit comme prostituée. [...] Il ne faut pas croire pour autant que la sorte d'infidélité qui apparaîtrait là constitutive de la fonction masculine, lui soit propre. Car si l'on y regarde de près le même dédoublement se retrouve chez la femme, à ceci près que l'Autre de l'Amour comme tel, c'est-à-dire en tant qu'il est privé de ce qu'il donne, s'aperçoit mal dans le recul où il se substitue à l'être du même homme dont elle chérit les attributs. » La différence du « à ceci près » organise toutes les dissymétries analysées dans cette page qui se clôt ainsi, rappelons-le : « Corrélativement s'entrevoit la raison de ce trait jamais élucidé où une fois de plus se mesure la profondeur de l'intuition de Freud : à savoir pourquoi il avance qu'il n'y a qu'une *libido*, son texte montrant qu'il la conçoit comme de nature masculine. »

L'expression « donner ce qu'on n'a pas » se trouve chez Heidegger (en particulier dans « La parole d'Anaximandre », 1950, in *Chemins qui ne mènent nulle part*, Gallimard, 1962, p. 290, mais aussi ailleurs; voir plus bas, p. 202 sq.).